

Œuvre au programme. Programme de lecture.
Mme de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, 1678.

Parcours de lecture (ou de lectures ?) et lecture du parcours (*Individu, morale et société*).

I – La Princesse et le président.

Il serait peut-être mieux de donner comme titre à ce préambule : « Le président et la Princesse » quand on se rappelle des propos (volontairement?) polémiques tenus par N. Sarkozy à propos du roman de Mme de Lafayette et de l'utilité de la lecture de celui-ci en 2006 :

« En politique, les petites phrases ont souvent une durée de vie très courte. Celle que Nicolas Sarkozy a lâchée à propos de *La Princesse de Clèves*, le 23 février 2006, avant d'être élu président de la République en 2007, échappe à la règle : cinq ans plus tard, sa déclaration à l'égard du roman de M^{me} de La Fayette qui laissait entendre que cette œuvre de littérature ne pouvait pas intéresser une "guichetière" est encore gravée dans les esprits.

Le 23 février 2006, à Lyon, Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'intérieur et candidat à l'élection présidentielle, promettait devant une assemblée de fonctionnaires d'"en finir avec la pression des concours et des examens". Il avait alors lancé : "*L'autre jour, je m'amusais - on s'amuse comme on peut - à regarder le programme du concours d'attaché d'administration. Un sadique ou un imbécile avait mis dans le programme d'interroger les concurrents sur La Princesse de Clèves. Je ne sais pas si cela vous est arrivé de demander à la guichetière ce qu'elle pensait de La Princesse de Clèves. Imaginez un peu le spectacle !*" Deux ans plus tard, en juillet 2008, le chef de L'État revenait à la charge. A l'occasion d'un déplacement dans un centre de vacances en Loire-Atlantique, il faisait l'apologie du bénévolat qui, disait-il, devait être reconnu par les concours administratifs : "*Car ça vaut autant que de savoir par cœur La Princesse de Clèves. J'ai rien contre, mais... bon, j'avais beaucoup souffert sur elle*", souriait-il. La vidéo est toujours visible sur Internet.

Nombre d'enseignants, d'artistes et d'intellectuels ont vu dans ces tirades la volonté du candidat UMP, puis du président, d'enterrer la culture. La petite phrase a continué de coller à Nicolas Sarkozy, quoi qu'il fasse. Pendant le mouvement des enseignants chercheurs, entre 2007 et 2009, des lectures marathons de *La Princesse de Clèves* étaient organisées dans la rue ou devant des lieux symboliques, comme le Panthéon, à Paris.

La Princesse de Clèves revivait, même si elle n'a jamais cessé d'être une œuvre de référence. Dans les librairies, les ventes du roman ont connu un frémissement. Claire Chazal a même consacré un reportage à ce "*drôle de phénomène*" dans son journal de 20 heures, sur TF1, en mars 2009. Aujourd'hui, l'embellie est toujours là, mais variable selon les éditions de l'ouvrage - on en compte près d'une dizaine. »

Le Monde, 29 mars 2011.

Rien ne sert sans nul doute de se demander quel peut être le but réel de ce type de déclarations et d'en interroger la sincérité. Mais ne peut-on toutefois poser sincèrement la ou les questions que sous-entendent ces mots ? Pourquoi lire et faire lire aujourd'hui *La Princesse de Clèves* ? Doit-on obligatoirement tenir cette lecture pour une souffrance ? À quels titres l'imposer alors, sinon à celui

de la défense d'un patrimoine culturel en détresse et de la reconstruction d'un roman national - tellement cher par ailleurs au président Sarkozy ; le roman de Mme de Lafayette étant traditionnellement considéré comme le premier de ces romans d'analyse psychologique si caractéristiques du génie français ? Bref, si l'on admet que la littérature relève - dans les deux sens du terme - d'une démarche pragmatique - que faire de *La Princesse de Clèves* ? À quoi le roman - et non évidemment le personnage - est-il susceptible de servir, si l'on admet avec Antoine Compagnon que telle est la question pertinente à poser aux œuvres littéraires¹ ?

II – Écarts...

Voici donc un texte patrimonial, dont on a sans doute oublié que le succès réel au moment de sa parution en 1678 fut aussi un succès de scandale. Il semble impossible - et en outre peu judicieux didactiquement et pédagogiquement - de nier la distance qui nous sépare de lui aujourd'hui. Cette distance est à l'évidence celle de l'histoire politique et sociale, celle de l'histoire des idées, des valeurs, des sentiments. Comment comprendre et faire comprendre ce qu'était « la société de cour », quelle soit celle des Valois comme celle de Louis XIV ? Quelles résonances peut avoir pour une société démocratique une morale aristocratique fondée avant tout sur l'honneur, d'autant que cette même valeur est bien sûr discutée, problématisée, par la société qui construit sur elle sa morale et que son appréhension est évidemment dialectique comme celle, sans nul doute, de toute valeur dans toute société ; à tout le moins dans toutes celles qui se veulent conscientes de leur dynamisme historique, de leur mouvement ? *L'individu* parce qu'il se veut justement un être particulier ne peut que critiquer, sans toujours d'ailleurs en être conscient, la *morale* que lui propose ou lui impose la *société* dans laquelle il vit. Comment un lecteur contemporain peut-il de fait appréhender un monde disparu depuis plus de quatre siècles à travers un roman dont les premiers mots sont par ailleurs teintés immédiatement de nostalgie ?

Car la distance que nous percevons à la lecture de *La Princesse de Clèves* ne tient pas seulement à l'écart temporel. Elle naît sans doute également de la particularité de ce texte, des écarts qu'il construit avec les codes les plus courants de la lecture. On a fait au XXe siècle du roman de Mme De Lafayette le modèle du roman d'analyse psychologique et de ce fait on l'a considéré comme un point de départ, une œuvre inaugurale, en le coupant des œuvres qui l'avaient précédé. Lorsqu'au XIXe siècle on a cessé de lire les grands romans pastoraux et héroïques du XVIIe siècle, l'œuvre de Mme De Lafayette est restée comme un îlot isolé, comme la pointe de l'iceberg, comme l'ultime reste d'un continent dont on aurait perdu jusqu'au souvenir. L'art de l'introspection est certes une des qualités majeures de l'œuvre de Mme De Lafayette mais n'était-ce pas déjà vrai de *L'Astrée* ou des romans de Madeleine de Scudéry ? Pour subvertir les codes génériques et narratologiques de son époque, le texte de Mme de Lafayette ne doit-il pas d'abord les reprendre ? La structure de *La Princesse de Clèves* est bien celle d'un roman du XVIIe siècle. Sur ce plan, Mme de Lafayette, qui fut aussi l'auteur de *Zayde*, n'invente rien.

L'écart dont témoigne *La Princesse de Clèves* doit ainsi d'abord être senti comme générique. Ce texte est-il un « petit roman », une « longue nouvelle », une « histoire » ? Tous termes qui, au XVIIe siècle, connaissent une évolution certaine et dont les champs sémantiques se recouvrent tout

1 Cf. Compagnon, Antoine, *La Littérature, pour quoi faire ?*, Leçon inaugurale au Collège de France, éd. Collège de France / Fayard, 2007. On renverra par exemple à ces lignes : «... pourquoi parler - parler encore - de la « Littérature française moderne et contemporaine » en notre début du XXI^e siècle ? Quelles valeurs la littérature peut-elle créer et transmettre dans le monde actuel ? Quelle place doit-être la sienne dans l'espace public ? Est-elle profitable dans la vie ? Pourquoi défendre sa présence à l'école ? » (p. 27) et plus loin : « C'est pourquoi, auprès de la question traditionnelle depuis Lamartine, Charles Du Bos et Sartre : « Qu'est-ce que la littérature ? », question théorique ou historique, se pose aujourd'hui plus sérieusement la question critique ou politique : « Que peut la littérature ? » Autrement dit : « La littérature, pour quoi faire ? » Et tant pis si, se risquant à y répondre, on a l'air naïf ou démodé après des années de dispute théorique sur la littérarité, qualité de la forme qui établit la littérature en tant que littérature, plutôt que sur la fonction cognitive, éthique ou publique de la littérature, car l'esquive serait irresponsable alors qu'un « Adieu à la littérature » se publie chaque saison. (pp. 31-32)

autant qu'ils se séparent. Quoi qu'il en soit, l'hésitation sur ces dénominations, la difficulté à classer le texte, traduisent une vraie complexité dans le rapport des faits décrits au réel, à l'actualité, à l'Histoire. L'écart est donc également entre fait et fiction². Comment, par exemple dans la distribution des personnages, faire la part entre l'invention et les références historiques multiples qui parcourent le texte ? Comment apprécier – et faire apprécier – les références implicites cette fois à la cour de Louis XIV ? Quelle part faire dans l'approche du roman à l'Histoire, sans transformer son analyse en une longue glose plus ou moins érudite qui ne laisserait plus de place à l'analyse littéraire proprement dite, prenant en compte l'*inventio* et la *dispositio*, la construction narrative et la langue ?

Un autre écart sensible est de fait celui qui sépare la langue du XVII^e siècle de la langue littéraire de notre époque. Cette distance est certes sémantique. Que recouvrent effectivement les termes « magnificence³ » et « galanterie⁴ » qui ouvrent le roman ? Mais plus encore ce qui semble caractériser le style de Mme de Lafayette, et en faire un des exemples les plus achevés de l'esthétique classique, c'est le goût de la litote et l'importance donnée à l'ellipse. Dans ce texte centré autour d'un aveu – voire d'une succession d'aveux amoureux – la retenue, le non dit, le silence sont sans doute, paradoxalement, ce qui frappe tout lecteur attentif. De même que cette société aux usages ultra codifiés impose de savoir interpréter jusqu'aux regards, il faudra bien, pour apprécier cet art de la nuance et cette manière si économique de dire les déchirements de la passion, savoir lire entre les lignes, entre les mots, entre les gestes...

La Princesse de Clèves pose enfin un problème éthique, c'est-à-dire pousse à discuter (soit à chercher à expliquer et à comprendre, même si c'est pour ne pas y parvenir) la décision d'un individu confronté à la morale de la société dans laquelle il vit. Cela concerne au premier chef l'aveu fait par Mme de Clèves à son époux, mais pourrait valoir également pour l'indiscrétion de M. de Nemours, amant parfait mais indiscret, pour la jalousie de M. de Clèves, mari trop amoureux pour un aristocrate du XVII^e siècle. L'écart est donc ici aussi moral. Il s'agit bien de critiquer les réactions de personnages – que l'on ne peut s'empêcher bien souvent dans ce cas de considérer comme des personnes – au vu de normes et de valeurs qui motiveraient tout autant les réactions des lecteurs à la lecture que celles des individus dans leurs conduites sociales. On sait que cette question a donné naissance à la querelle de *La Princesse de Clèves* qui se développa, lors de la parution du roman, dans le *Mercurie galant* puis à travers le texte de Valincour⁵ et la réponse de l'abbé de Charnes. Dans un article célèbre Genette revient sur cette querelle de vraisemblance et déplace sensiblement la visée de l'enquête littéraire du domaine moral à celui de la narratologie. Au fil de l'article intitulé « Vraisemblance et motivation », repris dans *Figures II*⁶, il montre comment la question de la vraisemblance morale (« Mme de Clèves devait-elle avouer à son mari qu'elle en aimait un autre ? ») cache en fait – derrière l'illusion réaliste qui confond personnage et personne – celle de la motivation narrative (Comment les actions narratives s'agencent-elles dans la fiction pour faire que, in fine, Mme de Clèves n'épouse pas M. de Nemours?). L'arbre de la morale cacherait donc la forêt des paradoxes de la fiction. Cela ne peut que pousser didactiquement à analyser les paradoxes même que suscite la lecture d'un roman emblématique selon Genette de la fiction narrative, à identifier d'emblée les questions qu'en suscite (ou non) la lecture. Mais cela

2 Sur cette distinction, l'ouvrage de référence est celui de Françoise Lavocat : *Fait et Fiction : pour une frontière*, Paris, Seuil, coll. Poétique, 2016.

3 Richelet (1680) donne comme sens de « magnificence » : « Vertu qui aime l'éclat et à faire de grandes dépenses. »

4 Richelet (1680) donne comme premier sens de « galanterie » : « Fleurettes, douceurs amoureuses, manière civile et agréable de dire ou de faire les choses. » Il y adjoint un exemple tiré des *Mémoires* de La Rochefoucauld : « La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable. »

5 Valincour, *Lettres à Madame la Marquise *** sur le sujet de « La Princesse de Clèves »*, 1678. Le texte est aujourd'hui disponible dans l'édition des *Œuvres complètes* de Mme de Lafayette, éd. citée, pp. 532 – 610. Le texte de l'abbé de Charnes (*Conversations sur la critique de « La Princesse de Clèves »*, 1679) se trouve dans le même volume, pp. 611 – 706. Le texte de Valincour se trouve par ailleurs en édition de poche présenté par Christine Montalbetti, Paris, Flammarion, éd. G.F., 2001.

6 Genette, « Vraisemblance et motivation », in *Figures II*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 1982.

nous ramène également à la question de départ : à quoi sert de faire lire ce texte aujourd'hui ? Que nous apprend la lecture du roman de Mme de Lafayette de nos propres fonctionnements sociaux et de nos propres remises en question morales ?

Bref, faut-il suivre le point de vue si synthétique – et si juste ? - de Stendhal : « [...] la princesse de Clèves devait ne rien dire à son mari et se donner à M. de Nemours » ?

III – Lectures empathiques. Lectures éthiques.

Le roman de Mme de Lafayette serait celui des occasions manquées, de la perte, de la fuite des désirs, des passions, des sentiments. Sa qualité principale serait alors celle de son équilibre (autre manière de définir la profondeur psychologique de l'analyse et la vérité des situations décrites) entre l'engagement affectif nécessaire du lecteur et l'éloignement classique. Le paradoxe central de *La Princesse de Clèves* serait ainsi celui qui ferait se rencontrer, se combattre, s'accorder parfois, se désaccorder souvent le paraître et l'être, la parole et le silence, l'aveu et la fuite, le monde et la retraite. Le texte trouverait son équilibre dans le questionnement que posent les conditions de sa lecture, obligeant à revenir sur la création même de l'illusion romanesque (ce que l'on nommerait autrement la fictionnalisation), sur l'emploi littéraire de la langue – mise à distance de ses usages sociaux pour parvenir à un autre usage, une autre pragmatique -, sur la distance entre personnage et personne, par le recours à une réflexion sur la *persona*, le masque. Ce dernier terme renvoie, dans le roman, à l'écart entre l'espace public et l'espace privé, entre le groupe social et le moi et, dans l'activité de lecture, à la tension entre l'ici et l'ailleurs, le personnel et l'universel, la construction imaginative que nous nommons fiction et celle que nous nommons réel. Comment *La Princesse de Clèves* travaille-t-elle nos lectures ?

L'intitulé du parcours - *Individu, morale et société* – renvoie par ailleurs à une approche du roman tout à fait traditionnelle en histoire littéraire : celle qui oppose le roman, considéré alors, sans se soucier des œuvres de l'antiquité tardive ou du Moyen-Âge, comme né à la charnière des temps modernes, et l'épopée. Cette distinction – reprise à *L'Esthétique* de Hegel – par la critique marxiste a de fait défini le roman comme le récit de l'aventure d'un individu aux prises avec la morale d'une société qu'il doit combattre tout en cherchant à s'y insérer. Cela ne peut évidemment faire sens pleinement pour une œuvre – celle de Mme de Lafayette – dont les protagonistes appartiennent aux plus hautes strates d'une société aristocratique figée. Mais toute la problématique de la poétique du genre romanesque au XVIIe siècle vise à interroger les rapports de ce genre « nouveau » avec l'épopée ou avec les modèles – à la fois esthétiques et moraux – qui l'ont précédé. La première partie de *Don Quichotte* est traduite en français en 1614. Sorel publie sur le même modèle une parodie de *L'Astrée*, *Le Berger extravagant*, en 1627. En 1643 la préface d'*Ibrahim ou l'illustre Bassa* de Georges et Madeleine de Scudéry fonde les principes du roman héroïque dont elle fait une « épopée en prose ». Ce sera encore le point de vue de Huet dans sa *Lettre-préface sur l'origine des romans*⁷, publiée en tant que préface de *Zayde* (roman publié sous le nom de Segrais mais attribué aujourd'hui à Mme de Lafayette) en 1670. La dissemblance entre les deux genres est thématique : le roman doit parler principalement d'amour ; ce que ne fait pas l'épopée. La ressemblance entre roman et épopée est à la fois structurelle et morale. L'un comme l'autre genre doit donner des exemples de vertu morale, illustrer de manière problématique l'adhésion des héros aux valeurs de leur temps. Le rôle du roman est bien de poser des questions morales, de mettre en scène des personnages confrontés à des dilemmes multiples et d'illustrer le triomphe de la vertu, de la noblesse, de la grandeur, de l'honneur. Le point d'honneur auquel se trouve confrontée Mme de Clèves fait à l'évidence écho à ces problématiques.

Ce questionnement moral lié à la lecture des fictions romanesques est par ailleurs une des principales interrogations actuelles de la critique de la fiction, dans la lignée de la réflexion de

7 Le texte est également publié dans le volume des *Œuvres complètes* de Mme de Lafayette, éd. citée, pp. [279] – 310.

Martha Nussbaum⁸. Il s'agit bien de réfléchir aux conditions et aux bénéfices d'une lecture éthique de certaines œuvres ; lecture éthique qui doit s'appuyer sur une lecture empathique (dont il s'agira évidemment de critiquer, ou à tout le moins d'analyser, les mécanismes, dont il est clair toutefois qu'ils sont sans doute ceux de toute lecture). Il s'agit donc bien de revenir à la question de l'utilité de la lecture et de définir celle-ci comme une mise en situation du lecteur, confronté aux questions morales posées aux personnages dont il se représente les attermoissements. Ici se croiseraient donc le questionnement sur les moyens littéraires (Comment Mme de Lafayette met-elle en scène le refus de l'amour par son héroïne ?) et l'interrogation éthique (La vision éthique qui pousse Mme de Clèves à avouer sa passion condamnable pour Nemours et son refus final d'épouser celui qu'elle aime est-elle justifiée ?). Autrement dit : Que m'apporte en termes d'analyse de ma propre responsabilité éthique ma lecture de *La Princesse de Clèves* ? Celle-ci me permet-elle de mettre à distance et d'analyser la *morale* que la *société* dans laquelle je vis m'impose en tant qu'*individu* inscrit dans un réseau de cercles sociaux ?

IV – Le roman de la remise en cause ?

Comment lire les premières pages de *La Princesse de Clèves* ? Ou mieux, comment lire le roman tout entier à la lumière de ces pages marquées par une tension si palpable entre l'apparence et la réalité, par les multiples jeux d'alliance et de renversements d'alliance qui traversent le monde de la cour, bref, par l'hypocrisie de la société décrite ? L'échec de la relation amoureuse entre Mme de Clèves et M. de Nemours, celui du mariage de M. et Mme de Clèves sont-ils imputables à cette fausseté qui paraît gangrener les valeurs de la noblesse pourtant affirmées dans l'incipit ?

Ce texte n'est-il pas toutefois également le lieu d'un passage de témoin entre générations autour du renversement que constitue la mort brutale du roi Henri II ? Ne peut-on pas lire dans ces pages une réflexion sur la jeunesse et la chute des modèles anciens ; la mort de Mme de Chartres répondant sur le mode privé à celle du souverain ? Ce roman, si tenu, n'est-il pas aussi un roman de la jeunesse, de la passion amoureuse et du désir ?

Comment comprendre enfin les derniers mots - ces « exemples de vertu inimitables » - que laisse à la fin de sa courte vie Mme de Clèves ? L'adjectif qui clôt le roman a-t-il valeur de syllepse en ce qu'il propose un modèle véritable et éloigne dans le même temps le lecteur de la grandeur de l'héroïne ? Le récit nous offre-t-il de ce fait de véritables *exempla* moraux ? Remet-il en cause au contraire cette démarche morale, voire moralisatrice ? La vérité de son éthique se trouve-t-elle justement dans la tension entre les deux axes de ce questionnement ?

8 On citera notamment :

- Nussbaum, Martha, *La Connaissance de l'amour : essais sur la philosophie et la littérature*, trad. Solange Chavel, Paris, Cerf, 2010.
 - Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la Littérature ?*, Paris, Armand Colin, 2010.
 - Laugier, Sandra, *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, 2006.
 - Leichter-Flack, Frédérique, *Le Laboratoire des cas de conscience*, Paris, Alma éditeur, 2012.
 - Macé Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.
 - Méchoulan, Éric, *Lire avec soin*, Lyon, ENS éditions, coll. « Perspectives du care », 2017.
 - Merlin Kajman, Hélène, *Lire dans la Gueule du loup : essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, coll. N.R.F. Essais, 2016.
 - Merlin Kajman, Hélène, *L'Animal ensorcelé : traumatismes, littérature, transitionnalité*, Paris, Les éditions d'Ithaque, 2016.
 - Pavel, Thomas, *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, coll. N.R.F. Essais, 2003.
 - Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires : pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaisse, 2011.
- Pour une analyse critique de ces pratiques :
- Keen, Suzanne, *Empathy and the novel*, New York, Oxford University Press, 2007.

De quelle noblesse Mme de Clèves témoigne-t-elle lorsqu'elle se jette aux pieds de son mari pour lui avouer qu'elle en aime passionnément un autre, lorsqu'elle refuse enfin de se donner à cet autre dont elle dit redouter la nécessaire fausseté ? Est-ce celle de la naissance ou celle du cœur⁹ ? Ou, bien plutôt, quel(s) sens pouvons-nous donner aujourd'hui à ces gestes, imaginés par une romancière elle-même bien en cour, et devenus emblématiques, justement de ce qu'ils ne le furent pas de la société dont ils étaient censés illustrer les valeurs ? C'est sans doute - et il n'est pas certain que nous touchions ici au paradoxe - la distance qui nous touche ici. Nous pouvons dire cette distance, qui interroge encore notre morale, « aristocratique » ou « romanesque ». Pour le Grand Siècle comme pour nous, les deux termes se recourent en fait sans doute. Mais pour les lecteurs nobles du XVIIe siècle l'aveu de Mme de Clèves était « du dernier bourgeois ». Et c'est bien à travers lui - comme par le refus de céder à un amour auquel toute la *société* lui enjoignait in fine de céder - que la princesse de roman a su dépasser la *morale* de son temps et gagner son *individualité*.

Comme toute la littérature classique *La Princesse de Clèves* nous parle sans nul doute par la mise en scène des tensions qui structurent le texte en tant que récit, en tant que représentation du moi, d'autrui, du monde. À travers la réflexion sur la réalité de l'héroïsme mondain le roman met en cause les personnages comme les personnes, c'est-à-dire au premier chef ses lecteurs. Que reste-t-il derrière les masques, lorsque s'éloignent les conventions sociales et que s'éteignent les sentiments ? Dans un siècle de moralistes il convoque une réflexion morale sur l'hypocrisie. La tentation romanesque du personnage de Mme de Clèves dans la fiction imaginée par Mme de Lafayette met ainsi en jeu de multiples tensions que notre lecture ravive et qui ravivent notre lecture : entre le monde et le moi, entre le public et le privé, entre le paraître et l'être, entre le discours et la parole, entre l'éclat et l'ombre, entre la violence de l'Histoire et celle des passions intimes, entre la conscience et l'inconscient...

Ainsi par-delà la problématique amoureuse et le clair-obscur du désir se fait jour, à la lecture de *La Princesse de Clèves*, une réflexion - si actuelle - tout d'abord sur la représentation, les valeurs et les images, puis sur les réseaux sociaux et les cercles d'appartenance, enfin sur le corps, ses fantômes, ses fantasmes. *Morale, société, individu...*

9 On trouve encore comme un écho de ces questions chez Balzac dans le discours de Mme de Langeais quand elle refuse de se donner à Montriveau qui l'aime éperdument et qu'elle dit aimer : « Ah ! vous calculez, et vous dites aimer, fi ! Vous êtes amoureux, ha ! je le crois bien ! Vous me désirez, et voulez m'avoir pour maîtresse, voilà tout. Hé ! bien, non, la duchesse de Langeais ne descendra pas jusque-là. Que de naïves bourgeoises soient les dupes de vos faussetés ; moi, je ne le serai jamais... ». Ce à quoi Montriveau répondra au moment de justifier sa vengeance : « De telles infamies sont un luxe que ne comprennent pas ces bourgeoises desquelles vous vous moquez. Elles savent se donner et pardonner ; elles savent aimer et souffrir. Elles nous rendent petits par la grandeur de leurs dévouements. À mesure que l'on monte en haut de la société, il s'y trouve autant de boue qu'il y en a par le bas ; seulement elle s'y durcit et se dore. » Et la duchesse lorsqu'elle admet enfin la vérité et la profondeur de son amour pour Montriveau : « Ah ! je voudrais être une simple bourgeoise, une ouvrière, si tu aimes mieux une femme au-dessous de toi, qu'une femme en qui le dévouement s'allie aux grandeurs humaines. Ah ! mon Armand, il est parmi nous de nobles, de grandes, de chastes, de pures femmes, et alors elles sont délicieuses. Je voudrais posséder toutes les noblesses pour te les sacrifier toutes ; le malheur m'a faite duchesse ; je voudrais être née près du trône, il ne me manquerait rien à te sacrifier. Je serais grisette pour toi et reine pour les autres. » Balzac, *La Duchesse de Langeais*, 1834, in *La Comédie humaine*, tome 4, Paris, Seuil, coll. l'Intégrale, pp. 80, 87 et 89.